

Ce qui perdure à jamais.

Secondes rouges, de Gebran Saad, Éditions Al Manar, 2025.

Traduction de l'arabe par Mohammed El Amraoui.

Chroniqué par Damien Paisant.

Il est un temps que je questionne derrière ce titre. Un temps que j'associe à l'anagramme vermeille/merveille marqué par l'intensité, d'abord ce qui jaillit depuis et par le corps, dans tous ses états de deuil à traverser, guidés par « ce qui reste » d'hier à occulter peut-être, pour s'évader au cœur du rêve – convoquer le regard – l'absent de ce regard touché par « Les saules et les arbres du sommeil ». Ce regard, c'est la mémoire convoquée, témoin-amant qui hante, un cœur à nu – infinie disparition où le temps cède à l'espace, « un temps zéro ». Cette mémoire, c'est la fraternité du verbe par le « Nous » qui se répète dans un poème, pour préserver l'honneur ou ce qu'il en reste,

*Nous irons traverser
vers les falaises de la mémoire
et nous tatouons la peau tendre de ses images*

et cet enfant fuyant à garder dans l' « insouciance », la tendre attente,

*Ma maison interpelle ta voix
Gardienne de la porte de la distance interpelle ce qui reste
du premier visage qui t'a aimé*

une prière de larmes qui fait déjouer le feu – en le portant – la croyance de pouvoir éclairer la nuit.

Il est le temps du rêve, de la traversée mortuaire, « du froid du voyage », d'un embrasement à venir dans « le wagon du sommeil », d'un carnage de l'âme à contenir où la petite mort vient lover le déni de la vraie mort,

*Et les étoiles échouaient sur ton lit
éliminant tous les soucis
révélant les charmes de ton enfer*

mais rien ne meurt, surtout dans la mort, et tout se revit à la lumière de l'échappée,

*sondant dans les yeux des rivières
les cicatrices des vies antérieures
qui marquaient mon visage
me crucifiant au bord du froid
avant de partir brutalement dans le lointain*

belle (quand-même) car imprégnée de nudité et parcourue dans le silence, à célébrer l'identité de celui qui s'adresse à l'origine du monde.

Il est un temps plus âpre qui fait sentir le déchirement des images par les briseurs de cadres, « ceux qui rôdent dans le vide de la ville » où tenir l'ailleurs – loin de ce qui emporte.

Il est temps d'allonger le temps d'un autre temps – la couleur d'une trêve dessinée par le désir – depuis l'obscénité des arracheurs de rêves, voleurs d'éternité.

Faut-il écouter le fleuve pour se laisser traverser : l'essence d'une pureté pour laver la mort, déjouer l'idée qui habille trop l'innocence des corps, dévoiler le réel manqué.

Il est question d'avancer sans savoir,

*pour que continuent les devinettes
qui ont arrondi les yeux du temps...*

retourner l'oubli, rencontrer le sommeil pour un réveil d'accalmie. Il y a à l'endroit de la terreur, le pouvoir des « colombes blanches » « pour calmer la tempête ».

Il y a la clarté du poète venue de la mère,

*Puis ma mère botta la porte
de la couleur
Et vint l'interprète
du rêve :*

sa résistance quand on le bride, lui et sa pulsion de vie,

*Et tu oublies pour oublier
quand est née l'idée stupide de l'amour*

*La vie détale, détale
et piétine avec son rire le poème*

Il y a ce refuge où chercher fermement « dans l'ombre tourbillonnante de la peur ». Sans perdre sa lucidité,

*et nous n'oublions pas que nous sommes réels
plus réels que ce mur fou*

Apprendre « comment mâcher les désirs » – ce n'est pas « l'idée stupide de l'amour » – plutôt le contre-refuge de la peur. Alors courir, toujours nulle-part, en confrontation perpétuelle, sur la terre de désolation – quelque part demeure au fond de soi, dans

l'aveuglement de la douleur et le dépouillement des dépouillés ou l'imploration d'une prophétie vulnérable –

*et qu'on soit éconduits
vides de nos aimés
par des gens nus*

Il y a ce temps de l'exil, ou comment nommer l'absence et son quotidien clinique – l'évasion d'une oisiveté plus profitable. Il y a ce voyage-amant où surgit le paysage double – décor tiré des arbres de vie et de deuil – d'une mémoire d'enfance indélébile, redécouverte, redessinée par ces deux mains de l'aimée – tableau nu d'une contrée –

l'aimée au cœur du secret de femmes, hymne de corporalité et de nudité – geste d'un mystère déambulant au rythme de leurs rites – hymne à immortaliser : photo vive et immense flash d'hommage qui perdure à jamais.

Il y a ce temps de la trêve prosaïque, cette histoire d'après-guerre « vers un autre nouveau rêve » à recueillir, « dans un nouveau pays qui le soulagerait ».

Il y a ce pont des promesses du perchiste, d'ici à là-bas – espace-temps du désastre au jour des questions – vœux d'un baiser réconciliateur.

Il y a l'amour comme dernier recours – rempart pour lover son quotidien de guerre, la figue-figure de femme – allégorie d'une sensualité sauvage – figue comme écrin des rêves « dans les paumes des cueilleurs » et de retrouvailles – hommage et recueillement dans les pas et l'eau du souvenir-amant – le chant du regard – seul – demeure,

*Seules les chansons
que nous avons aimées
continuent à sourdre de tes yeux*

Il reste le temps de l'origine du monde, en terre natale, à la simplicité d'une grandeur logée au fond de l'âme...

Il est temps de surplomber l'idée du désastre avec le sentiment-amant d'éternité – empire des sens et confiance charnelle pour « ce qui restera » d'elle – lettre à l'aimée depuis les décombres humains.

Il revient ce temps, à la mémoire d'un disparu – une prière. Une succession d'éphémères au passage des croisements furtifs,

*Les choses et les visages vont et viennent
tristes ou heureux
été et hiver*

*Et personne pour prier pour nous
où nous emmener
aux fêtes des noces et aux rires*

la perpétuité d'un exil,

*Nos valises sont des voiliers pour voyager
Nous tournons le dos au pays de l'enfance
Et nous partons
chaque été et hiver*

la nécessité de retenir – pudeur d'une douleur que l'on préférerait garder, le rendez-vous d'une attente, le rêve d'une voix où entendre « ton souffle ». Ce qu'un sujet offre et fait dire à l'objet,

*Il dit à son verre à elle :
Ne pars pas, je reviens vers toi*

Il y a aussi le rendez-vous sonore avec Rebecca, la rêveuse-musicienne.

Reste encore la mémoire du départ, le rire du père et les larmes de la mère – ce qu'il reste dans le cœur du poète où se noie « la première larme » dans le rire « pour le bruissement des saules ».

Reste encore cette mémoire qui prend l'allure d'une photo de guerre en songe d'accalmie, l'hommage au lieu saint de Damas – Notre-Dame d'avant-guerre – qui brandit « sa hache de paix » contre la souffrance, la douleur et l'exil – ne cessant d'offrir douceur en soi et image de l'enfance.

J'imagine bien le poète nous confier ceci : « À toutes ces guerres, demeurez innocents et inondez vos yeux de l'immensité, devant vous, elle enterre la haine ».

Reste enfin le temps des ultimes retrouvailles-amantes au cœur de son amant et vice et versa – au sillon d'une solitude partagée où surgit le vœux de l'amante –

priez pour nous pendant que nous chantons nos destins

retrouvailles « dans le vaste silence des baisers » et les deux bras de l'étreinte secrète – ses piliers de résilience, « pour la nuit et les cœurs tressaillants ».

© Tous droits réservés - Revue Peau Electrique.